

DE LO D O

nr. J. 440

LE MAI

DES JEUNES FILLES,

OU

UN PASSAGE DE MILITAIRES,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

Gire Van *Jean Baptiste*
PAR MM. *BARRÉ*, *RADET* ET *DESFONTAINES*;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le
THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le 1^{er}. Mai
1807.



A PARIS,

Chez { HENÉ et DUMAS, impr.-lib., rue Saint-André-des-Arcs, n° 3;
MARTINET, Libraire, rue du Coq;
BARBA, Libraire, au Palais du Tribunal;
Et tous les Marchands de Nouveautés.

MAI, M. D. CCC. VII

PERSONNAGES.

ACTEURS.

THOMAS, Officier de santé.

M. ST.-LÉGER.

MARCEL, lieutenant colonel.

M. VERTPRÉ.

CAGNARDET.

M. FICHET.

DESIRÉ.

M. HENRY.

L'ÉVEILLÉ.

M. BETZY.

AGATHE.

M^{me}. HERVEY.

Une Jeune Fille.

M^{lle}. MINETTE.

Plusieurs Militaires.

Villageois et Villageoises.

La Scène se passe dans un Village, près Nancy.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR: *Du Vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

Ne traitez pas sévèrement
Cette esquisse faible et légère;
D'un *Mai* planté subitement
L'existence est si passagère!
Cependant, moi, j'ai quelque espoir;
Je vous connais, et j'imagine
Que, si vous le vouliez, ce soir
Ce *Mai* prendrait racine.

Nous plaçons la présente Édition sous la sauve-garde des Lois, et poursuivrons toutes celles qui ne seront point revêtues de notre chiffre.

LE MAI

DES JEUNES FILLES.

(*Le Théâtre représente une place à l'entrée d'un Village ; à droite de l'Acteur est la maison de M. Thomas , à laquelle il doit y avoir trois fenêtres au 1^{er} étage.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule.*

Il n'est pas encore jour ; mes compagnes vont venir, c'est l'heure de notre rendez - vous... Mon père et mon oncle reposent, nous aurons le tems de préparer la surprise que nous leur ménageons. Quel plaisir de célébrer la convalescence de ce cher oncle, et que l'époque est bien choisie!

AIR : *De la Croisée.*

Pour les jours de ce bon Marcel
Que l'on respecte et que l'on aime,
Chacun de nous priait le ciel ;
Notre ferveur était la même.
Lorsque nos guerriers courageux
Sont blessés pour notre défense,
Qui peut ne pas forner de vœux
Pour leur convalescence!

SCÈNE II.

AGATHE, THOMAS, *sortant de la maison.*

THOMAS.

Ah! ah! ma porte est ouverte...

AGATHE, *à part.*

Ah! mon dieu, c'est mon père.

THOMAS.

Heim!... Qui va là?... qui va là?

AGATHE.

C'est moi, mon père.

THOMAS.

Eh ! que fais-tu dehors , à l'heure qu'il est ?

AGATHE, avec embarras.

Mon père... c'est que... c'est que je prends l'air.

THOMAS.

Déjà ? (à part.) Si son amoureux n'était pas à l'armée , cela m'inquiéterais. (haut.) Ah ! tu prends l'air ?

AGATHE.

Parlez bas.

THOMAS.

Pourquoi ?

AGATHE.

Chut...

THOMAS.

Mais je veux savoir...

AGATHE.

Parlez donc plus bas , vous allez l'éveiller.

THOMAS.

Qui ?

AGATHE.

Mon oncle.

THOMAS.

Oh ! il dort bien à présent ; le sommeil , l'appétit , les forces , l'embonpoint , tout cela est revenu.

AGATHE.

Oui. J'ai eu bien de l'inquiétude , en apprenant que mon oncle avait été blessé à Jéna : mais j'ai été rassurée lorsque je l'ai vu arriver chez nous , et que vous vous êtes chargé de sa guérison.

THOMAS.

C'est pourtant un médecin de village qui l'a tiré d'affaire.

AGATHE.

Oh ! vous , mon père , il y a long-tems que votre réputation est établie dans les environs de Nancy , et même à Nancy ; vous y êtes connu par votre talent , comme mon oncle l'est à l'armée par sa bravoure.

THOMAS.

C'est vrai.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Mon frère, avec succès, professe
L'art de blesser nos ennemis,
Et moi, j'exerce avec adresse
Celui de guérir nos amis.
Mais, si dans mon état je brille,
Je l'avouerai de bonne foi,
Mon frère a, dans le sien, ma fille,
La main plus heureuse que moi.

A G A T H E.

Ah! oui, le nom de Marcel...

T H O M A S.

Aussi, le voilà devenu lieutenant - colonel ; et c'est le prix de ses exploits autant que de sa bonne conduite.

A G A T H E , à part.

Mon père ne s'en ira pas.

T H O M A S.

Ah! dame, il n'y a plus d'autres moyens d'arriver aux premiers grades militaires.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Non, ce n'est pas comme autrefois ;
Tous les généraux de l'Empire,
Parvenus par de grands exploits,
Avec orgueil peuvent se dire :
Paré d'un titre glorieux,
Je suis moi-même mon ouvrage ;
Je ne tiens rien de mes aïeux,
Et je dois tout à mon courage.

A G A T H E.

On peut être fier de son rang, quand on l'a si bien acquis.

T H O M A S.

Je ne serais pas surpris qu'un jour notre jeune homme....

A G A T H E.

Désiré, mon père ?

T O M A S.

Oui, Marcel Désiré, le filleul de ton oncle. J'ai dans l'idée qu'il se distinguera.

A G A T H E.

Oh ! j'en suis sûre, mon père.

THOMAS.

Aussi, quand il nous a quitté, je lui ai donné ma parole, et à son retour, il sera mon gendre; car je ne présume pas que tu veuilles jamais lui préférer M. Cagnardet, le fils de notre ancien procureur fiscal.

AGATHE.

Cé petit avocat de Nancy?

THOMAS.

Avocat sans cause, qui te demande en mariage.

AGATHE.

Mais je l'ai refusé, et je le refuserai toujours.

THOMAS.

Et moi aussi; mais il est tenace, avantageux, colère... Au surplus, je lui dirai une bonne fois...

AGATHE, à part.

Mes compagnes tardent beaucoup. (*Elle paraît inquiète.*)

THOMAS.

Justement, il est ici; car je l'ai aperçu hier soir..... Eh bien! tu ne m'écoutes pas.

AGATHE.

Pardonnez-moi, mon père.

THOMAS.

Mais non.

AGATHE, embarrassée.

Certainement... vos bontés...

THOMAS.

Tu es distraite; tu as quelque chose en tête?

AGATHE.

Oh! mon dieu, non.

THOMAS.

Il y a du mystère.

AGATHE.

Ne croyez pas...

THOMAS.

Il y a du mystère, Mademoiselle!

AGATHE.

Eh bien, oui, mon père, il y en a.

THOMAS.

Pour moi !

AGATHE.

C'est un secret.

THOMAS.

Tu vas me le dire,

AGATHE.

Si vous me promettez de le garder jusqu'à ce soir.

THOMAS.

Jusqu'à demain si tu veux ; je ne suis pas une fille, moi.

AGATHE.

N'est-il pas vrai que c'est aujourd'hui le Premier de Mai ?

THOMAS.

Oui.

AGATHE.

N'est-il pas vrai qu'il y a un an, à pareil jour, mon oncle se promenait avec moi au bord de l'eau, et que voilà tout d'un coup qu'il quitte mon bras et se jette dans la rivière.

THOMAS.

Oui, pour sauver la bonne amie Simone, qui était au moment de se noyer.

AGATHE.

Vous savez bien que depuis ce tems-là Simone s'est mariée à plus de vingt lieues du pays ?

THOMAS.

Eh bien ?

AGATHE.

Eh bien, mon père, en son absence, nous avons résolu, toutes les filles du village, de célébrer le retour de ce jour heureux, en donnant au brave Marcel un témoignage de notre reconnaissance.

THOMAS.

Et comment cela ?

AGATHE.

En plantant le mai sous sa fenêtre.

THOMAS.

Êtes-vous folles ? Les garçons plantent le mai à la porte des filles, mais jamais les filles à la porte des garçons.

AGATHE.

Mais puisque c'est une chose qui nous fait plaisir, elle doit en faire à mon oncle.

THOMAS.

Mais songe donc....

AGATHE.

Oh ! mon père, ne vous y opposez pas ; c'est un parti pris entre mes bonnes amies et moi.

THOMAS.

Ah ! puisque ces demoiselles sont décidées....

AGATHE.

Ah ! mon dieu, oui.

AIR : *Vaudeville du Jaloux Malade.*

Ce mai, consacré par l'usage,
Ce mai, qu'amour offre au printems,
Nous n'en recevrons pas l'hommage,
Car nos prétendus sont absens.
Mais la plus pure jouissance
Nous en dédommage en ce jour,
Et le mai de reconnaissance
Va remplacer le mai d'amour.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

THOMAS.

Qu'est-ce que j'entends là ?

AGATHE.

Ce sont mes bonnes amies, qui apportent notre mai.

THOMAS.

Bien.

AGATHE.

Vous nous aiderez, mon père ?

THOMAS.

Certainement.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE JEUNES FILLES.

AIR : *Ouverture de M. Guillaume.*

LES JEUNES FILLES.

Quel beau jour pour nous s'apprête !

C'est la fête

De la valeur.

Qu'il est doux, qu'il est flatteur,

Le tribut qu'on doit à l'honneur !

AGATHE, *aux Jeunes filles.*

Approchez, parlez bas, du mystère ;
De Marcel respectons le sommeil.

THOMAS, *se disposant à faire un trou en terre pour planter son mai.*

C'est bien dit : achevons notre affaire ;
Devançons le lever du soleil.

UNE JEUNE FILLE.

Oui, tandis que tout nous favorise,
Dépêchons, hâtons-nous de finir.

THOMAS.

De Marcel je prévois la surprise.

AGATHE.

Ce sera le moment du plaisir.

LA JEUNE FILLE, à *Agathe.*

Tu vois, ma bonne amie ; aucune de nous n'a manqué.

AGATHE.

J'étais sûre de votre exactitude, et je vous en remercie.

THOMAS.

Et moi aussi.

LA JEUNE FILLE.

Nous devons tant d'amitié, tant de respect à ce bon Marcel !

THOMAS.

Allons, allons, point de causerie... à la besogne... Voici la place toute prête. (*Thomas, aidé de quelques jeunes filles, élève le mai, et le fixe sous la fenêtre de Marcel.*)

AGATHE, *mystérieusement.*

AIR *Nouveau de M. Doche, ou Vous qui d'amoureuse aventure.*

Elevons ce modeste hommage
Au courage ainsi qu'aux vertus :
Que pour Marcel il soit le gage
Des sentimens qui lui sont dus.
Qu'en ces lieux,
De nos vœux

Cet arbre lui parle sans cesse.

La bravoure et l'honneur
Ont marqué les jours de sa jeunesse ;
Puissent tous ceux de sa vieillesse
Être établis par le bonheur !

T O U S.

La bravoure et l'honneur, etc.

THOMAS.

Quand mon frère va voir ce mai, il ne se doutera pas qu'on l'a planté en son honneur.

AGATHE.

Oh ! non, sûrement.

THOMAS.

Il croira que c'est pour toi.

UNE JEUNE FILLE.

Mais nous saurons bien l'en instruire.

AGATHE.

Nous lui ferons notre petit compliment.

LA JEUNE FILLE.

En attendant, allons au château cueillir les fleurs qu'on nous a promises ; ensuite, nous reviendrons ici pour les lui présenter.

THOMAS.

C'est entendu.

LA JEUNE FILLE.

AIR : *Du Moulin Sans-Souci.*

Voilà bientôt le jour qui luit,
Éloignons-nous à petit bruit ;
Nous avons des bouquets à faire.
Marcel, en recevant nos fleurs,
N'entendra parler que nos cœurs :
Ce langage est fait pour lui plaire.

TOUS, *Agathe et Thomas conduisant les Jeunes filles.*

Marcel, en recevant nos fleurs, etc.

THOMAS.

Nous, rentrons à la maison jusqu'à ce qu'elles reviennent.

AGATHE.

Oui mon père. (*On entend un prélude.*) Ah ! mon dieu.

THOMAS.

Qu'est-ce que c'est ?

AGATHE.

L'imbécille de Cagnardet !

THOMAS.

Le bouillant Achille.... (*regardant au loin.*) Oui, avec les garçons du village.... et un mai ! Celui-là, ma fille, est pour toi.

(11)

AGATHE.

Pour moi ? sauvons-nous.

THOMAS.

Sauvons-nous.

(Ils rentrent.)

SCÈNE IV.

CAGNARDET , TROIS PAYSANS , dont un portant un mai.

CAGNARDET.

AIR : O mai ! ô mai !
Aujourd'hui je plante le mai
A la porte d'Agathe :
Sur le rival absent que j'ai
Ma tendresse prend date.
O mai ! ô mai !
Oh ! le joli mois de mai !

TOUS.

O mai ! ô mai ! etc.

CAGNARDET.

Je n'ai jamais planté de mai ;
Mais on va me connaître :
Oui , je sens que mon coup d'essai
Doit être un coup de maître.

TOUS.

O mai ! etc.

CAGNARDET , aux Paysans.

Allons , amis , plaçons ce mai
Que l'usage autorise.
Combien je me sens le cœur gai !...
(apercevant l'autre mai.)
O ciel !... la place est prise !
TOUS , excepté Cagnardet.

O mai ! ô mai !

Oh ! le joli mois de mai !

CAGNARDET.

Comment ! lorsque je croyais n'avoir qu'un rival absent ,
Je me trouve encore un rival présent ! J'aurais contre moi
les absents et les présents !

UN PAYSAN.

Les présens et les absens...

CAGNARDET.

Certes ! je ne le souffrirai pas...

LE PAYSAN.

Vous avez raison, M. Cagnardet.

CAGNARDET.

On verra de quoi je suis capable.

LE PAYSAN.

C'est ça, M. Cagnardet, un bon procès !

UN AUTRE PAYSAN.

Vous les savez faire, M. Cagnardet.

CAGNARDET, *impatiente*.

Cagnardet ! Cagnardet !...

UN PAYSAN.

Est-ce que ce n'est pas votre nom M. Cagnardet ?

CAGNARDET.

Il est affreux que les auteurs de mes jours n'aient pas senti que leur nom était indigne de leur fils.

AIR : Vaudeville d'Alcibiade.

Il fut un tems, un heureux tems,
Où sortant des routes vulgaires,
Pour prendre des noms imposans,
On quittait le nom de ses pères.
Si ce beau tems-là revenait,
Sans hésiter et sans scrupule,
Laisant le nom de Cagnardet,
Je me ferais nommer Hercule.

LE PAYSAN.

Oui, Hercule Cagnardet.

CAGNARDET.

Mais qui peut avoir élevé cet arbre ? ça ne vient pas d'un militaire, les militaires sont absens. Je puis donc me livrer à toute ma fureur... Mais la fille est-elle d'intelligence?... Le père est-il instruit ? Quel effroyable mystère ! il faut le pénétrer.

LE PAYSAN.

Oui, M. Cagnardet, pénétrez, pénétrez.

CAGNARDET.

Et quand je l'aurai découvert, quand je connaîtrai l'insolent qui prétend, qui ose....

« Ah! je perds trop de tems en des discours frivoles,
« Il faut des actions, et non pas des paroles. »

LE PAYSAN.

Oui, des actions, beaucoup d'actions!

CAGNARDET.

Allons, mes amis; partagez, secondez mon juste courroux.

LE PAYSAN.

Nous v'la tous prêts.

CAGNARDET.

AIR : *Je vous ai parlé sans nul détour.*

Cet arbre, avant le jour apporté,
Pour me supplanter, on l'a planté.

LE PAYSAN.

Eh bien, plantons le vôtre à côté,
Jamais trop de mai pour la beauté.

CAGNARDET.

Non, point de voisinage
Qui lui porte ombrage;
Mon arbre choisi,
Tout seul ici
Doit s'élever,
Se conserver.

LE PAYSAN.

Et moi, j'dis quoiq'ça n'être que deux,
Ça n'est pas encor très-malheureux.

CAGNARDET.

Ce mai qui m'outrage,
Excite ma rage;
Il faut l'arracher
Et le hacher.

LE PAYSAN.

C'est juste... Et nous vous laissons.

CAGNARDET

Comment!

LE PAYSAN.

Ce mai vous outrage,
Et dans votre rage,
Il faut l'arracher,
Et le hacher.

CAGNARDET.

Et bien ! laissez-moi , perfides que vous êtes.

ENSEMBLE.

CAGNARDET.

Ce mai qui m'outrage,
Tout seul, dans ma rage,
Je vais l'arracher,
Et le hacher.

LE PAYSAN.

Ce mai vous outrage ;
Seul, dans votre rage,
Il faut l'arracher,
Et le hacher.

(*Les Paysans s'en vont.*)

S C È N E X V.

CAGNARDET , MARCEL , à la fenêtre , et en bonnet de police.

MARCEL.

Eh ! mais , morbleu ! qui donc fait tant de bruit là-bas ?...
eh ! c'est M. Cagnardet....

CAGNARDET.

C'est Hercule , M. Marcel , Hercule indigné , furieux....

MARCEL.

Est-ce que vous plaidez ma cause ?

CAGNARDET.

Oui , la cause de l'honneur.

MARCEL.

Oh ! oh !

CAGNARDET.

C'est aujourd'hui le Premier de Mai.

MARCEL.

Je le sais.

CAGNARDET.

Vous voyez cet arbre ?

MARCEL.

Ah ! c'est pour le placer là que vous êtes levé de si bonne
heure ?

CAGNARDET.

C'est pour le renverser.

MARCEL.

Comment ?

CAGNARDET.

Un autre m'a prévenu ; ce ne peut être qu'un amoureux de votre nièce : ni vous, ni son père vous ne devez le souffrir ; et moi , je dois déraciner cet arbre qui m'offense.

MARCEL.

Bouillant Hercule , modérez-vous.

CAGNARDET.

Je le déracinerai , je l'abattrai....

MARCEL.

Doucement.

CAGNARDET.

Et vous-même , secondant la fureur qui m'anime.....

MARCEL.

Moi !

CAGNARDET.

Oui , Monsieur , il est de votre devoir de coopérer à la destruction de ce mai.

MARCEL.

Non , certes.

CAGNARDET.

Non ?

MARCEL.

AIR : *Un homme pour peindre un tableau.*

Qu'une femme ait tort ou raison,
Ce n'est pas du tout mon affaire ;
Je la protège sans façon,
En loyal et franc militaire.
Ce Mai doit être respecté ;
Voilà le point qui me regarde :
C'est un hommage à la beauté,
Je le prends sous ma sauve-garde.

CAGNARDET.

Quoi ! Monsieur....

MARCEL.

Je vous défends d'y toucher.

CAGNARDET.

Mais enfin....

MARCEL.

J'espère que tu ne me feras pas descendre ?

CAGNARDET.

Des menaces, Monsieur ? .

MARCEL.

AIR : *On dit partout le monde.*

Moi, je suis un bonhomme .

Mais le Mai restera ;

Car de ma main j'assomme

Quiconque y touchera.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THOMAS, AGATHE, paraissant successivement chacun à sa fenêtre.

THOMAS.

Qui donc est en colère ?

CAGNARDET.

C'est moi, Monsieur Thomas.

AGATHE, à sa fenêtre.

A qui parle mon père ?

CAGNARDET.

Ne me voyez-vous pas ?

MARCEL.

Moi, je suis un bonhomme :

Mais l'arbre restera ,

Ou de ma main j'assomme

Quiconque y touchera.

THOMAS.

C'est cela ?

J'approuve fort mon frère.

AGATHE.

Oui, mon oncle a raison.

CAGNARDET.

Quoi ! la famille entière ?...

MARCEL.

Tu l'entends, mon garçon.

E N S E M B L E.

M A R C E L.

Moi, je suis un bonhomme ;
 Mais le *Mai* restera,
 Ou de ma main j'assomme
 Quiconque y touchera.

A G A T H E, T H O M A S.

Mon oncle
 frère est un bonhomme ;
 Mais le *Mai* restera :
 Car mon cher oncle assomme
 Quiconque y touchera.

C A G N A R D E T.

Mon dieu, le méchant homme
 Que ce bonhomme là !
 Il menace, il assomme !
 Que répondre à cela ?

(*Chacun, en se retirant, ferme sa fenêtre.*)

S C È N E V I I.

C A G N A R D E T, *seul.*

Il est imposant, ce Marcel!... O désespoir! ô rage!... il est bien malheureux que cet homme - là me fasse trembler au moment où ma fureur est à son comble.... Mais c'est un feu qui va couver sous la cendre, et.... gare à l'explosion!

A I R : *Ne m'entendez-vous pas?*

La bombe éclatera.....
 Concentrons ma colère ;
 Gardons-la toute entière....
 Moins il en sortira,
 Plus il en restera.

S C È N E V I I I.

C A G N A R D E T, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, *arrivant en sautant.*

Ah! mon dieu, mon dieu, queu joie! queu satisfaction!
 queu divertissement!

C A G N A R D E T.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, cet imbécille?

L'ÉVEILLÉ.

C'est vous, M. Gagnardet? Jarni! oh! si vous saviez...

CAGNARDET.

Quoi ?

L'ÉVEIL

Attendez donc... j' suis tout essoufflé.... Vous savez ben ces prisonniers Russes qu'on a amenés hier à Nancy ? eh bien , parmi les soldats qui les avont conduits, l'y a tous les jeunes gens du pays : le fils à Mathurine, le neveu de mère Nicole, le cousin du gros Simon, le gendre de mon oncle, M. Désiré, le prétendu de mamzelle Agathe, ça n'en finit pas.

CAGNARDET.

Désiré en est ?

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! mon dieu, oui, qu'il en est.... Ils ont trois jours pour se reposer, ils vont les passer avec nous.

CAGNARDET.

Et tu as vu Désiré ?

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *L'autre jour, la p'tite Isabelle*

Queu plaisir dans chaque famille
Chacun d'eux va faire en passant !
Et queu bonheur pour chaque fille
De r'voir un moment son amant.
Au village on n' les attend guérés,
Mais on n'en s'ra que pus content.

Ces militaires ;

(Bis.)

On les aim' tant !

Pour fêter ces brav's camarades ,

L' père embrassera son fils, l' fils embrassera son père, et puis sa mère, et puis sa sœur, et puis sa tante, et puis les cousins, les cousines....

V'là c' qu'on va voir à chaque pas ;
Sans compter tout' les embrassades
Que les mamans ne verront pas.

CAGNARDET.

Et tu dis donc qu'ils restent trois jours dans le pays ?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, et tout à l'heure, ils vont planter le mai devant la porte de leurs Maîtresses.

CAGNARDET.

D'où sais-tu cela?

L'ÉVEILLÉ.

Pardine! je viens de les voir qui coupent des arbres, ici tout près, dans l'p'tit bois où c'que j'avions été dénicher des marles.... Eh! pardine, j'les entends.... Mais j'm'en vas ben vite conter tout ça à ma sœur. (*Il s'en va.*)

CAGNARDET.

Oui, les voilà! Desiré est à leur tête.... Il arrive à propos, et la fidélité d'Agathe lui fera plaisir.... Cachons-nous pour être témoin de ce plaisir-là. (*Il se retire à l'écart.*)

SCÈNE IX.

CAGNARDET, à l'écart, DESIRÉ, Jeunes Soldats.

DESIRÉ, portant un mai ainsi que ses camarades.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

- Avant de rentrer en campagne,
 Au mois qu'Amour aime à fêter,
 Le joli mai qu'à sa compagne
 Chacun de nous va présenter!
 Pour l'amant fidèle,
 Est-il un plaisir plus vrai
 Que de revoir sa belle
 Et de planter le mai!

TOUS,

Pour l'amant fidèle, etc.

CAGNARDET, à part.

Surtout quand, on arrive trop tard.

DESIRÉ.

Ils passeront avec vitesse,
 Ces trois jours si chers à mon cœur!
 Mais trois jours près de ma maîtresse
 Me vaudront trois ans de bonheur.

TOUS.

Pour l'amant fidèle, etc.

CAGNARDET, à part.

Oui, oui, on t'attend!

DESIRÉ.

Les femmes aiment le courage,
Et reçoivent bien les guerriers,
Quand le mai dont ils font l'hommage
Est paré de quelques lauriers.

T O U S.

Pour l'amant fidèle, etc.

CAGNARDET, *à part*,

Plante, plante!

DESIRÉ.

Lorsque l'on a revu sa belle,
Ses parens et ses bons amis,
Avec une force nouvelle
On va battre les ennemis.

T O U S.

Pour l'amant fidèle, etc.

CAGNARDET, *à part*.

Ce qui me divertit, c'est qu'il ne s'aperçoit de rien.

DESIRÉ.

Oh! ça, mes camarades, on ne compte pas sur nous aujourd'hui dans le pays, allez surprendre vos maîtresses, comme je vais surprendre la mienne.

T O U S.

Allons, camarades.

CAGNARDET.

S'ils ont tous la même chance, ça sera gai.

T O U S, *en s'en allant*.

Pour l'amant fidèle,
Est-il plaisir plus vrai
Que de revoir sa belle
Et de planter le mai.

(Ils sortent.)

S C È N E X.

DESIRÉ, CAGNARDET

CAGNARDET, *à part, les ayant vu aller*:

Les voilà partis... bon!.. Allons, jeune homme, regardez,
et jouissez.

DÉSIRÉ, *approchant de la maison d'Agathe.*

Il sera bientôt grand jour.... dépêchons-nous. (*Il aperçoit le mai.*) Ah ! ah ! il paraît que je ne suis pas le premier.

CAGNARDET, *à part.*

Pas même le second.

DÉSIRÉ.

Les galans se lèvent de bonne heure.... Mais cela ne m'étonne pas.... Agathe est si jolie qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à lui plaire....

CAGNARDET, *à part.*

Tiens, comme il prend ça !

DÉSIRÉ, *à part.*

Eh parbleu ! j'y suis... C'est Cagnardet qui est l'auteur de cette planterie,

CAGNARDET, *à part.*

Oui, c'est moi.... il l'a bien trouvé.

DÉSIRÉ, *à part.*

Heureusement il n'est pas à craindre, le petit avocat.

CAGNARDET, *à part.*

Oh ! mon dieu, non.

DÉSIRÉ.

AIR : *Du Pas redoublé.*

Près de Thomas, près de Marcel,

D'avance je suppose

Qu'avec dépens, et sans appel,

Il a perdu sa cause.

Agathe le met hors de cour ;

Moi, s'il veut reparaitre,

Je le fais, avec son amour,

Sauter par la fenêtre.

CAGNARDET, *approchant et saluant de loin.*

Bien obligé.

DÉSIRÉ.

Ah ! c'est vous, M. Cagnardet?... Ma foi, mon cher, je ne vous savais pas si près.... Vous m'avez peut-être entendu ?

CAGNARDET.

Oui, Monsieur, je vous ai entendu ; mais ce n'est pas moi qui ferai le saut.

DESIRÉ.

Non ?

CAGNARDET.

Je ne suis point l'auteur de l'aimable galanterie.

DESIRÉ.

Qui donc ?

CAGNARDET.

Je l'ignore ; mais mademoiselle Agathe le sait, et approuve cet hommage.]

DESIRÉ.

Elle l'approuve ?

CAGNARDET.

Ainsi que son père et son oncle.

DESIRÉ.

Comment !

CAGNARDET.

Tout-à-l'heure, moi, par intérêt pour vous, par esprit de justice, indigné de l'outrage qu'on ose vous faire, j'ai voulu renverser ce monument de perfidie ; la fille, l'oncle, le père, tous trois s'y sont opposés.

DESIRÉ.

Est-il possible !

CAGNARDET.

Air : *Vaudouille de l'Avare.*

Pour vous, ce trait me désespère,
Et votre accident me confond ;
Mais contre vous, dans cette affaire,
Vous avez la forme et le fond. (Bis.)
Le père et l'oncle de la fille
Vous ont réformé sans retour ;
Et vous êtes mis hors de cour
Par le tribunal de famille.

DESIRÉ.

Agathe en aimerait un autre ?

CAGNARDET.

Certainement, elle en aime un autre, et c'est affreux !

DESIRÉ.

Au mépris de ses sermens!

CAGNARDET.

C'est indigne!

DESIRÉ.

Quand je reviens plus épris que jamais...

CAGNARDET.

C'est abominable!

DESIRÉ.

AIR : *D'Iphigénie.*

Ainsi dans ce jour,
Son inconstance,
Du plus tendre amour,
Est le retour!

CAGNARDET.

Il faut à son tour
Que la vengeance
Succède en ce jour
A votre amour.

DESIRÉ.

J'emportai l'assurance
D'une éternelle ardeur;
Et quelques mois d'absence
M'ont banni de son cœur!

CAGNARDET.

Trahir un militaire
Plein d'amour et d'honneur,
C'est, je ne puis m'en taire,
Le comble de l'horreur.

DESIRÉ.

Mais pour m'outrager,
L'oncle et le père
Ont-ils pu changer,
Se dégager?

CAGNARDET.

Ah! sans ménager
Fille, oncle et père,
Il ne faut songer
Qu'à vous venger.

Bis, ensemble.

DESIRÉ.

Et sait-on depuis quand cet amour?...?

CAGNARDET.

Moi, je ne le sais que de ce matin.

DESIRÉ.

Pouvais-je m'attendre à une pareille trahison !

CAGNARDET.

Monsieur, avec ce sexe volage, il faut s'attendre à tout...
Adieu, mon cher Desiré. Il est grand jour ; je vous laisse, j'ai le cœur plus peiné que vous ne pouvez le croire... et la conduite d'Agathe me révolte, au point, que je suis de moitié dans votre chagrin... Au surplus, je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous avez à faire.

DESIRÉ.

Je le sais, gardez vos conseils.

CAGNARDET.

AIR : *Du pauvre monde.*

• Pour votre honneur
Et pour votre bonheur,
Vous devez oublier Agathe.

DESIRÉ.

Je l'oublierai
Mais je découvrirai
Celui que préfère l'ingrate.
Qu'il tremble, mon rival!

CAGNARDET, *à part.*

Il le traitera mal.

DESIRÉ.

Je punirai le traître qui m'offense.

CAGNARDET, *à part.*

Il va l'assommer, je le voi.
Et c'est un grand bonheur pour moi
De n'avoir pas la préférence.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

DESIRÉ, *seul.*AIR : *Ah ! qu'une femme est à plaindre. (de Ducis.)*

Oui, je suis la trâtesse,
 Mon cœur doit se dégager ;
 Elle a trompé ma tendresse,
 Je ne veux plus y songer.

J'accours près d'elle,
 Toujours fidèle,
 Et la cruelle

A fait un autre ami.

Tout m'invite,

Tout m'excite

À changer aussi.

Mais le rival qui m'offense

Croit-il triompher à mes yeux ?

Non, non, je veux tirer vengeance :

Avant de quitter ces lieux,

Bientôt, j'espère,

Dans ma colère,

Je le punirai ;

Et l'ingrate, je l'oublierai.

SCÈNE XII.

DESIRÉ, AGATHE.

AGATHE, *sortant de la maison.*

Que vois-je !... est-il possible ?... me trompais-je !... C'est
 toi, mon cher Desiré ?

DESIRÉ.

Oui, c'est moi.

AGATHE.

Te voilà de retour ?

AIR : *Allez trouver votre jeune fermière.*

Ah ! qu'aujourd'hui j'étais loin de t'attendre,

Mais la surprise ajoute à mon bonheur.

DESIRÉ.

Oui, ce moment doit flatter un cœur tendre,

Et la surprise est pleine de douceur :

AGATHE.

En ton absence,

La constance,

L'espérance
Calmaient ma douleur :

DESIRÉ.
Où, de l'absence,
La constance,
L'espérance
Charment la rigueur.

AGATHE.

Ah ! quel plaisir pour mon oncle et mon père !
Dans mon bonheur tous deux sont de moitié.
Pour tous ici que ce jour est prospère,
Il satisfait l'amour et l'amitié.

E N S E M B L E.

AGATHE.

DESIRÉ, à part.

Ah ! quel plaisir pour mon oncle et
mon père :
Dans mon bonheur tous deux sont
de moitié.
Pour tous ici que ce jour est pros-
père !
Il satisfait l'amour et l'amitié.

Ah ! la perfide ! et son oncle et son
père,
Pour me trahir sont ici de moitié.
Tout m'abandonne et tout me dé-
sespère,
Et je maudis l'amour et l'amitié.

DESIRÉ, bas.

Contraignons-nous, et voyons jusqu'à quel point elle
portera la dissimulation.

AGATHE.

Mon ami, que je suis contente de te voir..! Et mon père,
mon oncle... comme ils vont t'embrasser !

DESIRÉ.

Je m'y attends bien.

AGATHE.

Tous les jours nous parlions de toi.

DESIRÉ.

Tous les jours ?

AGATHE.

Nous n'avions pas de plus doux entretiens.

DESIRÉ, à part.

Peut-on être plus fausse !

AGATHE.

AIR : Au bord d'un fertile côte au.
Quand loin de nous, braves guerriers,
Réunis au champ de la gloire,
Vous cueillez les brillans lauriers
Que vous assure la victoire,

Nous nous racontons les hauts faits
Du courage et de la vaillance ;
Et le récit de vos succès
Nous fait supporter votre absence.

DESIRÉ.

Absence qui n'est pas trop pénible.

AGATHE.

Que voulez-vous dire ?

DESIRÉ.

Vous me le demandez ?

AGATHE.

Expliquez-vous.

DESIRÉ.

Il me semble que ce mai explique tout.

AGATHE.

Quoi ! ce mai vous donnerait des soupçons ?

DESIRÉ.

Osez dire qu'il n'est pas là de votre aveu.

AGATHE.

Je ne le dirai pas ; car je suis fort aise de l'y voir.

DESIRÉ.

Je le crois.

AGATHE, à part.

L'ingrat !... Je suis outrée.

DESIRÉ.

Vous le protégez, vous le défendez ?..

AGATHE.

Oui, Monsieur.

DESIRÉ.

Oh ! je sais tout.

AGATHE.

En ce cas, je n'ai rien à vous apprendre.

DESIRÉ.

Et moi, rien à vous dire.

AGATHE.

A la bonne heure...

DESIRÉ.

Adieu, Mademoiselle.

AGATHE.

Adieu, Monsieur.

DESIRÉ.

AIR : *Des échos.* (Contredanse.)

Va, puisque je te revoi
Sans foi,
Pour jamais éloigne-toi
De moi.

AGATHE

Oui, je brise tous les nœuds
Qui bientôt, tous les deux,
Devaient nous rendre heureux.

DESIRÉ.

Eh bien, j'y consens;
Oui, je le sens,
Et je te rends
Tous tes sermens.

AGATHE.

Jé te rends les tiens,
Et reprends tous les miens.

ENSEMBLE.

Tu me connaîtras,
Tu me plaindras,
Tu gémiras,
Tu souffriras,

Et tu me regretteras.

DESIRÉ.

Oui, puisque je te revoi
Sans foi,
Pour jamais éloigne-toi
De moi.

ENSEMBLE.

Oui, je brise tous les nœuds
Qui bientôt, tous les deux,
Devaient nous rendre heureux.

SCENE XIII.

LES MÊMES, THOMAS, MARCEL.

THOMAS, *sortant de chez lui.*

Eh ! c'est Désiré... (*Il appelle.*) Mon frère, mon frère.. ! je

ne m'étonne plus des cris de joie que j'entendais... Embrasse-moi, mon garçon.

MARCEL, *sortant aussi.*

Comment, c'est lui ?

THOMAS, *à Désiré.*

Embrasse ton parrain.

MARCEL.

De tout mon cœur ! (*Il embrasse Désiré.*)

THOMAS.

Ce cher Désiré !

MARCEL.

AIR : *Vaudeville de J. Monnet.*

De la flamme la plus vive
Il vient recevoir le prix.

THOMAS.

Bien à propos il arrive :
Mais je n'en suis pas surpris.

Lestement,

Finement,

Jeune et brave militaire,
En amour ainsi qu'en guerre
Sait choisir le bon moment.

MARCEL, THOMAS.

Lestement, etc.

DESIRÉ.

Oh ! oui, je suis très-adroit. (*bas.*) N'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

AGATHE, *bas.*

Laissez-moi, Monsieur.

THOMAS, *bas à Agathe.*

Est-ce que tu l'aurais prévenu ?

AGATHE.

Je ne lui est rien dit, mon père.

THOMAS.

Bon.

MARCEL, *à part.*

Je ne m'étonne plus de ce mai, planté là de si grand matin... C'est un tour du filleul... J'ai parbleu bien fait de le défendre !

DESIRÉ, à part.

Ma présence les embarrasse.

MARCEL.

Mais, mon Desiré, nous ne t'attendions pas sitôt... Ah! tu es peut-être du détachement qui a conduit à Nancy des prisonniers?

DESIRÉ.

Oui, mon oncle.

MARCEL.

Tu as fait une bien longue route, et il n'y paraît pas; te voilà frais, dispos et bien content...

DESIRÉ, avec un dépit contraint.

Enchanté! mon parrain.

MARCEL.

Je ne le suis pas moins de toi; j'ai su de tes nouvelles.

THOMAS.

Oui, mon ami; tu t'es bien montré.

DESIRÉ.

J'ai tâché de me rendre digne de mon parrain.

AIR : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Porter un nom que l'on révère,
Que partout on entend citer,
C'est s'imposer la loi sévère,
De vivre pour le mériter.
Le nom d'un fils de la victoire
Nous guide au chemin de l'honneur;
Et c'est comme un rayon de gloire
Qui fait éclore la valeur.

THOMAS.

Tu es bien aise de nous retrouver : on voit ça dans tes yeux. N'est-ce pas, ma fille?

AGATHE.

Oui, Monsieur a l'air très-satisfait.

THOMAS.

Monsieur!

DESIRÉ.

Autant que j'ai lieu de l'être, Mademoiselle.

MARCEL.

Mademoiselle !

DESIRÉ.

Quant à vous, mon parrain, je vois que vous êtes bien rétabli de vos blessures.

MARCEL.

Parfaitement rétabli, grâce au talent de mon frère et aux soins de ma nièce.

DESIRÉ.

J'en suis charmé, mon parrain. Embrassons-nous encore... et recevez mes adieux,

MARCEL.

Tes adieux !

THOMAS.

Tu nous quittes ?

DESIRÉ.

A l'instant même.

MARCEL.

A l'instant !

THOMAS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DESIRÉ.

Que j'aurais mieux fait de ne pas arriver, et que je ne saurais partir trop tôt.

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

THOMAS.

Ma fille...

AGATHE.

Mais, mon père, il y a apparence que Monsieur a ses raisons pour s'éloigner de nous.

MARCEL.

AIR : *De la Poule.* (Contredanse.)

Moi, je n'entends rien à ce mystère :
Mais pour l'éclaircir il doit rester.

THOMAS, à *Agathe.*

Et toi, parle donc, parle, ma chère,
Un seul mot de toi va l'arrêter.

AGATHE.

Je suis loin d'avoir
Ce pouvoir ;
Monsieur doit savoir
Ce qu'en ce moment il veut faire.

DESIRÉ, à *Agathe*.

C'est bien vous servir
Que partir ,
Puisque c'est remplir
Votre espoir et votre désir.

E N S E M B L E.

DESIRÉ, à *part*.

Ce départ subit me désespère :
Mais ici je ne dois pas rester.
L'amour, le dépit et la colère,
Tout doit m'obliger à la quitter.

AGATHE, à *part*.

Quoique son départ me désespère,
Je ne lui dirai pas de rester ;
Contre lui je suis trop en colère,
Et tout me défend de l'arrêter.

MARCEL, THOMAS.

Mais, je n'entends rien à ce mystère :
Eh ! pourquoi ne veut-il pas rester !
Et toi, dis-nous donc, dis-nous, ma chère,
Qui peut l'obliger à nous quitter.

DESIRÉ.

Pour la dernière fois, adieu, mon parrain.

THOMAS.

Tu nous donneras bien au moins jusqu'à ce soir ?

DESIRÉ, montrant le mai.

Vous voyez si je puis m'arrêter un seul instant.

THOMAS, à sa fille.

C'est donc ce mai qui cause son grand courroux ?

AGATHE.

Oui, mon père.

THOMAS, bas à *Agathe*.

Comment?... Oh ! parbleu ! nous allons bien nous moquer
de lui ! (à *Marcel*.) Dis donc, frère....

MARCEL.

Est-ce que ce n'est pas Désiré qui tout en arrivant ?...

DESIRÉ.

Non, Monsieur.

MARCEL.

Mais, ma nièce...

THOMAS, *bas à Marcel.*

Tais-toi donc.

DESIRÉ.

Je connaîtrai mon rival.

MARCEL.

Tu as raison, mon ami, il faut le connaître.

THOMAS.

Certainement. (*on entend un prélude.*)

MARCEL.

Qu'est-ce que j'entends là ?

THOMAS.

C'est peut être le rival.... Nous allens voir.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LES MILITAIRES, *donnant le bras aux Jeunes filles, des violons à la tête, l'Éveillé et tout le village à la suite.*

LES JEUNES FILLES.

AIR : *De la véritable impériale.*

Ah! quel joli moment!

L'Amour me rend

Mon tendre amant.

Il me le rend

Toujours constant :

Ah! quel moment

Charmant!

LES MILITAIRES.

Ah! quel joli moment

Pour un amant

Long-temps absent!

L'Amour lui rend

Un cœur constant.

Ah! quel moment

Charmant!

DEUX JEUNES FILLES.

Quand un amant s'absente,

L'attente

Tourmente;

Mais que son retour

Est un beau jour!

DEUX MILITAIRES.

S'il est heureux pour vous,

Il est bien doux

Pour nous.

TOUS.

Ah! quel joli moment! etc.

MARCEL.

Ah! ça, mais je ne vois pas de rival dans tout ce monde-là.

THOMAS.

Patience!

L'ÉVEILLÉ.

Eh! v'là M. Cagnardet. Arrivez donc.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CAGNARDET.

CAGNARDET.

Ah! ah! vous voilà tous rassemblés: tant mieux! (*bas à Desiré.*) Eh bien, savez-vous quelque chose?

DESIRÉ, *le repoussant durement.*

Eh! laissez-moi tranquille!

CAGNARDET, *à part,*

Toujours fâché! bon, bon.

MARCEL, *à Thomas et à Agathe.*

M'expliquerez-vous enfin l'histoire de ce mai?

THOMAS.

Oui, mon frère, c'est le vrai moment. Allons, ma fille, parle.

CAGNARDET.

Attention, Messieurs, et vous sur-tout, M. Desiré.

L'ÉVEILLÉ.

J'écoute aussi, moi.

DESIRÉ, *à part.*

Que pourra-t-elle dire?

AGATHE.

AIR : *De la Isidore.* (Contredanse.)

A la gloire, au courage,

Ce mai s'est élevé,

Et par tout le village

Il sera conservé.

DESIRÉ.

Qu'entends-je !

TOUTES LES FILLES.

A la gloire, au courage, etc.

CAGNARDET, à part.

Qu'est-ce qu'elles disent donc ?

THOMAS.

Il est ici le gage

Du plus pur sentiment ;

Qu'il soit l'heureux garant

D'un souvenir touchant.

AGATHE, à Marcel.

Recevez-en l'hommage.

MARCEL.

Que veut dire cela ?

THOMAS.

Oui, ce mai que voilà,

C'est pour toi qu'il est là.

MARCEL.

Pour moi !

DESIRÉ, avec joie.

Est-il possible !

TOUTS, excepté Cagnardet.

A la gloire, au courage, etc.

DESIRÉ, avec transport.

Ah ! mon parrain, M. Thomas, ma chère Agathe, que je suis heureux ! mais combien je me sens coupable !

AGATHE.

Oui, Monsieur, vous êtes coupable... Vous avez pu me soupçonner !

CAGNARDET, à part.

Tiens ! comme on l'enjôle !

MARCEL.

Mais, comment ai-je mérité ?....

THOMAS.

Mon ami, toutes nos jeunes filles ont voulu célébrer le retour de ta santé.

MARCEL.

Quoi ! vraiment.....

A G A T H E.

A I R :

Nous avons redouté long-tems
 Les suites de votre blessure ;
 Mais, graces à d'heureux talens,
 Votre convalescence est sûre.

U N E J E U N E F I L L E.

Ah ! combien à ce bon Thomas
 Nous devons de reconnaissance !
 Rendre la vie à nos soldats,
 C'est assurer notre existence.

M A R C E L.

Eh ! quel est celui de nos braves qui n'a pas consacré
 toute la sienne à la défense de son pays ?

T H O M A S.

Ce n'est pas tout, mon ami ; c'est aujourd'hui l'anniver-
 saire du jour où tu sauvas une de leurs amies.....

L'ÉVEILLÉ.

C'est, ma fine, vrai. L'y a juste aujourd'hui un an que
 sans vous, la pauvre Simone....

M A R C E L.

On se souvient encore de si peu de chose !

T H O M A S.

Simone serait à notre tête, si elle était dans le pays ; mais
 nous partageons ses sentimens, nous parlerons son langage.

C A G N A R D E T, tout ébahi.

Ah ! ah !

D E S I R É, à Agathe, qui présente un bouquet à Marcel.

Ma chère amie, combien je te sais gré de cette aimable
 attention.

(Toutes les filles présentent aussi des fleurs à Marcel.)

Eh ! mes enfans, pour une action toute naturelle...

A G A T H E.

A I R : Vaudeville des Visitandines.

Vous mettez si peu d'importance
 Au plus grand de tous les bienfaits,
 Que nous osons, pour récompense,
 Ne vous offrir que des bouquets.

Et tout nous dit, tout nous atteste
Qu'ils doivent plaire à votre cœur :
Où, le don d'une simple fleur
Suffit à la vertu modeste.

THOMAS.

La joli tableau mes amis, qu'un vieux guerrier entouré
de jeunes filles qui joignent des fleurs à ses lauriers !

DESIRÉ.

C'est l'hommage le plus doux qu'on puisse rendre à la
valeur : mais s'il est glorieux pour Marcel, combien il est
agréable pour nous ! convenez-en, mes camarades.

MÊME AIR.

L'absence cause un peu d'effroi,
Et loin de sa jeune maîtresse,
Chacun de vous, ainsi que moi,
Pouvait soupçonner sa tendresse ;
Mais à présent, nous savons tous
Combien leur cœur était fidèle :
Car c'était s'occuper de nous
Que de fêter notre modèle.

MARCEL.

Mes amis je ne suis que votre camarade.

DESIRÉ, *frappant sur l'épaule de Cagnardet.*

Eh bien, M. Cagnardet, vous faites de jolis contes !

CAGNARDET.

Ma foi, mon cher, j'avais de bonnes intentions, mais ce
qui m'étonne, ce qui me confond, c'est de m'être trompé,
moi qui ne me trompe jamais !

THOMAS.

Où ! ça, mon garçon, toi et tes camarades, vous voilà pour
trois jours dans le pays, j'espère que nous les passerons gai-
ment..... Je régale tout le monde.

L'ÉVEILLÉ.

Tout le monde ? j'en suis.

DESIRÉ.

A la bonne heure : ensuite nous retournerons au poste.

THOMAS.

Dépêche-toi, mon ami. (*Montrant Agathe.*) Tu vois le
prix qui t'attend.

CAGNARDET, *à part* :

Oui, mais dans trois jours, il ne la verra plus, et moi je serai là.

MARCEL.

Mes camarades, me voilà rétabli, je repars avec vous.

THOMAS.

Bah!

MARCEL.

Parbleu ! j'espère bien que tu ne m'as guéri que pour ça ?

AGATHE.

Quoi ! mon oncle, vous ne passerez pas l'été avec nous ?

MARCEL.

Impossible ! ma nièce ; je retomberais malade. Mais remarquez donc, vous autres, comme je me trouve sur pied tout juste pour partir avec eux !

THOMAS.

Eh bien ! voilà comme ils sont tous.

MARCEL.

Je crois que ça n'est pas maladroit.

AIR ; *De la Chasse du Jeune Henri.*

Vive la présence d'esprit !

En toute affaire,

Elle est nécessaire.

Vive la présence d'esprit !

Pour mettre l'instant à profit.

AGATHÉ.

D'un beau trait tous ici

Nous célébrons l'anniversaire ;

Et je dis, Dieu merci,

Que le moment est bien choisi.

THOMAS.

Chacun était alarmé

Pour la santé de ce bon frère ;

Moi, pour qu'il soit bien chômé,

Je le guéris à point nommé.

TOUTS.

Vive la présence d'esprit ! etc.

M A R C E L.

Le Français, de bon cœur,
 Entend le tambour qui l'appelle,
 Plein de zèle et d'ardeur,
 Il s'arme, il court, il est vainqueur.
 Au retour du champ d'honneur,
 S'il trouve une beauté rebelle,
 Avec la même valeur,
 Il aime, il presse, il est vainqueur.

T O U S.

Vive la présence d'esprit ! etc.

C A G N A R D E T.

D'un argent emprunté,
 Un Normand perd la souvenance ;
 Par exploit répété,
 Devant le juge il est cité :
 A jour dit, de grand matin,
 Il se présente à l'audience,
 Et de sa dette, soudain,
 Il s'acquitte.... en levant la main.

T O U S.

Vive la présence d'esprit ! etc.

M A R C E L , à *Cagnardet*.

Appelé par l'honneur,
 Un brave quitte sa maîtresse ;
 Un petit séducteur
 De la belle attaque le cœur :
 Mais à son amant
 Absent

Elle conserve sa tendresse :
 L'amant revient triomphant...
 Le rival file prudemment.

(*Cagnardet s'en va.*)

T O U S.

Vive la présence d'esprit ! etc.

D E S I R É.

Suffisant, étourdi,
 Cléon s'est fait une querelle ;

Le moment est choisi,
Au bois il doit être à midi ;
Mais, voyez son accident,
Prêt à partir, il se rappelle
Qu'à midi, précisément,
Un très-grand déjeuner l'attend.

TOUS.

Vive la présence d'esprit ! etc.

AGATHE, *au Public*

Pour l'auteur,
Pour l'acteur
Tremblant, à la fin d'un ouvrage,
On s'incline en douceur,
Pour implorer votre faveur.
Quand vous ne refusez pas
Le témoignage
De votre suffrage,
En échappant au faux pas,
Chacun de nous se dit tout bas :

TOUS.

Vive la présence d'esprit !
En toute affaire,
Elle est nécessaire.
Vive la présence d'esprit !
Pour mettre l'instant à profit !

F I N :

De l'Impr. d'HÉNÉ et DUMAS, rue S.-André-des-Arcs, n.° 3,
ancienne maison de feu M. Knapen.